

Susan Sarandon Sincérité, sensualité et du talent à revendre

Maurice Elia

Numéro 153-154, septembre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50297ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Elia, M. (1991). Compte rendu de [Susan Sarandon : sincérité, sensualité et du talent à revendre]. *Séquences*, (153-154), 56-57.

SUSAN SARANDON

sincérité, sensualité et du talent à revendre



Pretty Baby (1978)

Dans le temps, Susan Sarandon ne se faisait pas trop d'illusions sur le métier d'acteur. Elle se savait bourrée de talent, mais en plein milieu de carrière, suite à sa nomination à l'Oscar pour *Atlantic City*, elle s'était posé pas mal de questions. Elle travaillait, elle apprenait, elle rencontrait des gens, on lui demandait d'aller tourner dans des endroits qu'elle trouvait exotiques. C'était une magnifique façon de vivre. Mais vinrent aussi les nombreuses déceptions qui ont tapissé sa vie de hauts et de bas dont elle aurait bien voulu aujourd'hui se passer. Cette manière d'être, cette volonté d'exister au jour le jour, c'est ce qui la définissait et ce à quoi elle est restée profondément attachée.

Susan Sarandon, c'est la liberté. Et elle accepte à l'écran des rôles qui lui permettent d'afficher cette liberté. Liberté d'expression, liberté de mouvement, liberté sexuelle. Il lui aura fallu de nombreuses années pourtant pour devenir le symbole de la femme complète, qui n'a pas froid aux yeux et à qui on ne la fait pas. Et sa carrière actuelle ainsi que son extraordinaire ascension dans le firmament des stars pourrait finalement n'être que l'aboutissement logique, prévu, d'une longue série de rôles de femmes qui se cherchent.



Loving Couples (1980)

En fait, *un style Sarandon* est né. Femme libre certes, non conventionnelle, avec cette qualité primordiale qui ressemble à du courage, à de la défiance et à une certaine férocité dans la manière de proclamer la vérité. On l'a vue, bien entendu, manifester avec véhémence non loin de la Maison Blanche contre la guerre du Golfe, insouciant de ce que cette action pourrait apporter de nuisible à sa carrière actuellement à la hausse. C'est une femme de passion, qui dit tout haut ce qu'elle pense, à la fois dans la vie et dans ses films, et qui n'a pas peur d'afficher ses couleurs en toutes circonstances. Les femmes l'adorent, les hommes l'aiment de loin, effrayés de sa puissance et de son honnêteté sans limites. Quand on est avec elle, il faut se méfier de ses répliques, elles font mouche à tout coup, elles ricochent comme si, à chaque fois, elles devaient prendre le dessus sur un adversaire qui est peut-être inexistant.

Ce qu'on ne sait pas de Susan Sarandon, c'est qu'elle est une activiste. Une activiste militante dont le dernier film, *Thelma & Louise*, un véritable *roadmovie* féministe, est l'illustration artistique. C'est avec passion qu'elle milite au sein d'organisations humanitaires à qui elle offre beaucoup de son temps. Elle est présente aux réunions de MADRE qui aide les victimes de la guerre en Amérique centrale. Elle participe à des mouvements sur le désarmement et appuie avec passion la recherche dans le domaine du sida. Les sans-abris californiens lui doivent beaucoup et elle trouve encore le temps d'animer un atelier théâtral et thérapeutique pour schizophrènes à l'hôpital Mount Sinai de Los Angeles.

Au début de sa carrière cinématographique, elle donnait l'apparence d'être dominée, mais si l'on analyse chacune de ses interprétations avec ses rôles actuels à l'esprit, on se rend compte que, sans l'avoir voulu peut-être, elle avait accepté de se prêter à des personnages ambigus pour un jour se libérer de ses complexes

avec certitude et devenir peut-être meneuse de jeu. Pari gagné à cent pour cent : voir et revoir ses films depuis *Atlantic City* et plus précisément trois de ses six derniers : *Bull Durham*, *White Palace* et *Thelma & Louise*.

Pourtant, bizarrement, on a comme l'impression qu'elle se moque éperdument de tout. Elle ne court pas après des rôles idéaux ou faits sur mesure, ne sonne pas à la porte de tous les studios de façon régulière, n'appelle pas son agent tous les jours. À quarante-quatre ans et vingt-six films plus tard, elle a conservé son indépendance, s'opposant constamment à des changements apportés aux scénarios originaux qu'elle avait accepté de tourner, haussant la voix quand elle le juge nécessaire, même face à des réalisateurs de renom. Louis Malle, sous la direction de qui elle a tourné *Pretty Baby* et *Atlantic City*, l'a trouvée fascinante dès le tout début de leur aventure sentimentale qui dura trois ans. Paul Mazursky tenait à elle coûte que coûte pour *The Tempest*, bien qu'elle eût décidé, à la lecture du scénario final, de se faire couper les cheveux très courts dans le seul but d'être mise à la porte. Et en général, tous ses metteurs en scène (à commencer par Ridley Scott pour qui elle tourna *Thelma & Louise*) vantent son intelligence, sa maturité et son extraordinaire sens du rythme et de la repartie.

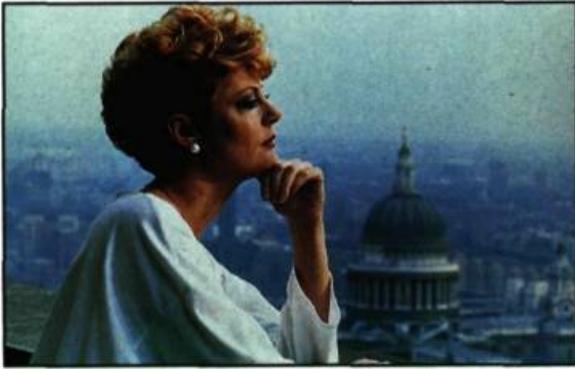
Cependant, la rousse Susan n'a jamais pris de cours d'art dramatique. Son premier rôle au cinéma, elle l'a décroché par hasard, lorsqu'elle accompagnait Chris Sarandon, son mari d'alors, à une audition sur le plateau de *Joe*. Ont suivi des rôles médiocres dans des films médiocres, mais le travail était intéressant pour elle : elle regardait, elle apprenait, elle enregistrant. Sur le plateau de tous ses films, elle s'est toujours fait un ami, depuis Peter Boyle (*Joe*) jusqu'à Geena Davis (*Thelma & Louise*), en passant par Anthony Perkins (*Lovin' Molly*), Henry Fonda (*The Great Smokey Roadblock*) et, bien entendu, Tim Robbins, son partenaire de *Bull Durham* et son actuel compagnon dans la vie.

Née à New York, mais ayant vécu son enfance et une partie de son adolescence dans une petite ville du New Jersey, Susan Sarandon ne comptait jamais devenir comédienne. L'aînée de neuf enfants, tout ce qu'elle voulait, c'était de quitter la ville, de disparaître. Dans les années 60, elle échoua à l'Université Catholique de Washington, un endroit idéal pour les activistes potentiels dont elle a fait très vite partie. Il lui a fallu le recul des années pour comprendre que ce qui se passait alors n'était pas uniquement des situations de société en transformation, mais que c'était vraiment sa propre nature qu'elle découvrait, développait et se mettait à aimer farouchement, comme tout ce qu'elle fait.

Très vite après son petit rôle dans *Joe*, elle participera à des séries-TV. Dans la série «A World Apart», elle jouait le rôle d'une jeune fille de dix-sept ans à qui tout arrive. «J'étais la fille adoptive d'une femme célibataire. Mon personnage s'amourachait d'une sorte de terroriste qui, en prison, se porte volontaire pour des expériences médicales. J'avais un enfant de lui au moment où il mourait des suites d'un empoisonnement au mercure. On se demandait à quoi



The Hunger (1983)

**The Hunger** (1983)

notre enfant ressemblerait. Une chance pour lui qu'on a mis un terme à la série juste après son baptême!»

Les propositions de films passent et ne se ressemblent pas. La belle Susan se laisse tenter par une oeuvre étrange dans laquelle joue son ami Tim Curry. À une audition de ce dernier, on lui demande si elle peut chanter. Elle le prouve, se lançant encore une fois à elle-même un nouveau défi. Aujourd'hui, elle est enchantée qu'un jour, ses petits-enfants pourront voir leur grand-mère dans un très simple appareil vestimentaire en train de séduire un monstre dans *The Rocky Horror Picture Show*.

Plus tard, dans une scène devenue célèbre d'*Atlantic City*, elle se frictionnait la poitrine au citron devant la fenêtre, en face d'un Burt Lancaster fortement attiré par sa beauté. Le magazine *Playboy* lui offre quelques pages dans lesquelles sa sensualité brille de tous ses éclats. Pour elle, cet épisode fut bien plus intéressant que celui d'avoir été choisie à deux reprises pour interpréter la mère de Brooke Shields (la même année, dans *Pretty Baby* et *King of the Gypsies*).

Elle ne fut pas aussi chanceuse avec *The Witches of Eastwick* (où elle avait été originellement engagée pour le personnage qu'interpréta Cher dans la version finale), puis avec *Sweet Hearts Dance* dont le sujet la touchait de près (les relations de couple) et qui ne fut pas, d'après elle, totalement compris.

Une période de réflexion allait suivre au cours de laquelle elle apprend à vivre avec son bébé (Eva, aujourd'hui âgée de sept ans, et fille du réalisateur italien Franco Amurri). Moments précieux où elle se redéfinit, remet de l'ordre dans sa vie et dans ses choix. Et soudain, *Bull Durham* se présente. Elle ne va pas manquer ça. Le scénario contient des répliques qui lui vont comme un gant. Exemple: «En dépit de mon rejet de toute l'éthique judéo-chrétienne, je suis, dans le contexte d'une saison de baseball, monogame... Une femme doit tout de même obéir à certains standards...»

cause de ses opinions politiques qu'elle est choisie pour jouer le rôle de la journaliste dans le film), *White Palace* où son personnage qui ne va pas par quatre chemins parvient à séduire celui, plus jeune, joué par James Spader, et enfin *Thelma & Louise*, le vrai challenge qui lui vaudra assurément une nouvelle nomination aux Oscars l'an prochain.

Tout en se frayant subrepticement un chemin dans les allées confuses du vedetteriat, Susan Sarandon s'est créé une vraie personnalité. Ce n'est plus une actrice de deuxième catégorie, bien qu'elle soit appelée à rester une des meilleures *character actresses* qui soient. Par ses rôles, par sa vie même, elle est devenue une changeuse de mentalités, une transformatrice d'âmes, une de ces femmes secrètes, une de ces *free spirits*, qu'on a constamment envie de rencontrer lorsque les choses ne vont pas comme on le voudrait.

Maurice Elia

FILMOGRAPHIE

- 1970: Joe (John G. Avildsen)
- 1970: The Apprentice (Larry Kent)
- 1974: Lovin' Molly (Sidney Lumet)
- 1974: The Front Page (Billy Wilder)
- 1975: The Great Waldo Pepper (George Roy Hill)
- 1975: The Rocky Horror Picture Show (Jim Sharman)
- 1976: Dragonfly (Gilbert Cates)
- 1976: Crash (Charles Band)
- 1977: The Great Smokey Roadblock/The Goodbye Run (John Leone)
- 1977: The Other Side of Midnight (Charles Jarrott)
- 1978: Checkered Flag or Crash (Alan Gibson)
- 1978: Pretty Baby (Louis Malle)
- 1978: King of the Gypsies (Frank Pierson)
- 1980: Atlantic City (Louis Malle)
- 1980: Loving Couples (Jack Smight)
- 1982: Tempest (Paul Mazursky)
- 1983: The Hunger (Tony Scott)
- 1984: The Buddy System (Glenn Jordan)
- 1985: Compromising Positions (Frank Perry)
- 1987: The Witches of Eastwick (Georges Miller)
- 1988: Bull Durham (Ron Shelton)
- 1988: Sweet Hearts Dance (Robert Greenwald)
- 1989: The January Man (Pat O'Connor)
- 1989: A Dry White Season (Euzhan Palcy)
- 1990: White Palace (Luis Mandoki)
- 1991: Thelma & Louise (Ridley Scott)

**Compromising Positions** (1985)**Bull Durham** (1988)**Sweet Hearts Dance** (1988)**Thelma & Louise** (1991)

C'est ainsi que se succéderont *A Dry White Season* (c'est à